

L'historiographie des élites dans le monde anglo-saxon

Alban Gautier

Depuis une vingtaine d'années, la recherche sur l'histoire de l'Angleterre anglo-saxonne¹ a connu des développements assez importants. Comme je vais tenter de le montrer, la question des élites et en particulier de leur identification, au sens le plus large du terme, est souvent au centre des récents développements, et éclaire d'un jour relativement nouveau notre connaissance de la période. Les apports nouveaux de l'archéologie, mais aussi la réinterprétation de nombreux textes (en particulier de sources "documentaires", chartes, lois, testaments) ont permis une révision radicale de certains points, et les questions soulevées par ces réinterprétations sont loin d'être résolues. La nature des recherches récentes va m'amener à explorer ici deux points particuliers, illustrant bien cette importance de la question des élites, et son interpénétration avec d'autres questions. Il s'agira donc ici d'apporter des éclairages ponctuels, à deux extrémités de la période, sur des débats historiographiques en cours : la question de la période "migratoire", et la question des élites au X^e-XI^e s., en particulier à travers l'exploitation des "sources de la Conquête", et singulièrement du *Domesday Book*. Je renvoie au récent ouvrage d'Edward James, *Britain in the First Millenium*,² pour un aperçu général de la période tenant compte des derniers apports de l'historiographie.

L'étude de l'Angleterre anglo-saxonne est, plus que celle d'autres régions au Haut Moyen Âge, caractérisée par un manque de sources criant, et dépend donc encore plus fortement de leur interprétation, souvent hasardeuse. Pendant les premiers siècles (V^e-IX^e), les sources sont extrêmement fragmentaires et, en dehors du monument que représente l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède, très peu explicites : pour toute cette période, l'archéologie reste donc la source principale, et on sait combien elle est une source difficile à manier dans les questions d'histoire sociale. Pour les deux derniers siècles, le manque de sources est moins écrasant, du moins en comparaison avec le Continent : on peut même dire que l'efficacité de la monarchie anglo-danoise, puis anglo-normande, au XI^e s. entraîne la production de sources administratives de plus en plus abondantes, qui culminent avec la grande enquête du *Domesday Book* en 1086, et qui font finalement de l'Angleterre une région relativement favorisée, où l'historien a de quoi se mettre sous la dent.

Je pense qu'on peut résumer la "question des élites", telle qu'elle se pose pour le monde anglo-saxon, en deux questions principales et plusieurs questions subsidiaires :

1/ Comment identifie-t-on les élites ? Cette question est proprement historiographique ; on peut lui rattacher d'autres questions : où s'arrêtent les élites ? qui appartient aux élites (en particulier lorsqu'une prosopographie est possible) ? mais aussi quels groupes composent les élites ? On touche par là à des questions qu'on pourrait dire d'histoire sociale "pure", si toutefois une telle chose existe.

2/ Comment les élites s'identifient-elles ? On touche plutôt ici à des questions d'histoire des attitudes et des mentalités, qui sont inextricablement liées aux premières. La question de l'auto-identification des élites fait se poser les questions suivantes : quelles sont les attitudes propres aux élites ? Grâce à quels marqueurs les autres membres de la société repèrent-ils et reconnaissent-ils la position éminente d'un individu ? Comment se comportent-

¹ Définie ici au sens large, i.e. de l'"*Adventus Saxonum*", placé par Bède en 449, mais qui semble s'être échelonné entre les dernières décennies du IV^e s. et le milieu du VI^e s., jusqu'à la "Conquête normande", c'est-à-dire la prise de contrôle progressive par Guillaume le Conquérant de l'ensemble des rouages de l'Etat anglais entre la bataille de Hastings en octobre 1066 et la compilation du *Domesday Book* dans le courant de l'année 1086.

² Voir la bibliographie à la fin de l'article.

elles entre elles, ou en compagnie d'individus ou de groupes appartenant à d'autres couches sociales ? Y a-t-il des choses que l'on fait ou des choses que l'on ne fait pas lorsque l'on appartient à l'élite ? L'appartenance aux élites entraîne-t-elle des comportements qui priment sur l'appartenance à d'autres groupes (à une famille, au clergé, à un royaume, à une ethnie³), et qui par conséquent seraient reconnaissables comme tels à la fois par les contemporains et par l'historien ?

Une dernière remarque introductive est ici nécessaire. En anglais moderne, le mot *élite* est un mot étranger, emprunté au français.⁴ C'est à la fois, pour l'historien anglophone, un avantage et un inconvénient. Un avantage parce que ce mot qui "sonne étranger" a un peu le même effet sur le lecteur que l'emploi de l'expression "les *potentes*" à l'attention du lecteur français : il permet d'employer un mot "technique" pour une réalité nouvellement définie par les historiens. L'inconvénient — mais en est-ce un ? — est qu'il n'y a pas vraiment de mot anglais moderne pour désigner les élites. "*The mighty*" ou "*the powerful*" sonne mal : le lecteur se croirait dans un tract non-conformiste du XVII^e s. ou dans un *space opera* ! Le concept de "*nobility*" ou d'"*aristocracy*" est trop restreint, surtout en anglais, où l'histoire a donné naissance à deux noblesses, une *nobility* de *lords*, pairs du royaume, convoqués individuellement au Parlement, et une *gentry* de gentilshommes propriétaires terriens, qui ne siègent pas à la chambre des Lords. La naissance de cette *gentry* est d'ailleurs, on va le voir, un thème qui court à travers la questions des élites anglo-saxonnes, et de nombreux historiens britanniques ont tendance à faire remonter très haut cette dichotomie de la noblesse anglaise, ou du moins à interpréter les sources en fonction d'une structure de pensée qui inclut cette dichotomie.⁵ Quant à l'expression "*the upper classes*", chargée de connotations, les historiens britanniques ont tendance à l'éviter sagement.

*

J'en viens à mon premier point, celui des migrations. La question est piégée, rebattue, et sans fond. Elle a suscité une bibliographie abondante et de qualité très diverse. Le problème, somme toute assez simple, est le suivant : il s'agit d'expliquer comment la *Britannia* romaine a fait place à l'Angleterre anglo-saxonne et au Pays de Galles, comment il peut se faire qu'en l'espace de 250 ans, un pays intégré à l'Empire romain, avec une population vivant à la romaine dans des municipes et des campagnes en tous point semblables à celles de la Gaule romaine, en voie de christianisation comme le reste de l'Empire, soit devenu un pays peuplé, dans sa plus grande partie, de barbares germaniques païens, alors que la Gaule, l'Espagne ou l'Italie n'ont pas connu, malgré les invasions germaniques, le même sort. Pour simplifier, on peut résumer la question en ces termes : pourquoi parle-t-on anglais en Angleterre, et pourquoi les Anglo-Saxons sont-ils païens au début du VII^e siècle, alors que dans le reste de l'Occident romain on parle une langue latine et que le christianisme n'y a pas connu de véritable solution de continuité au V^e-VII^e s. ? On peut dire que le débat s'organise autour de deux pôles :⁶

³ J'emploie faute de mieux le terme "ethnie" pour désigner à la fois ce que Bède par exemple appelle une *gens* (la *gens Anglorum* par opposition aux *Brittones*, aux *Scotti* ou aux *Picti*), mais aussi l'appartenance, à l'époque des migrations, à une "souche" ethno-linguistique (saxonne, angle, jute, frisonne, franque, britanno-romaine, brittonique non romanisée, irlandaise, picte ou autre).

⁴ L'usage veut en général qu'on lui conserve son accent aigu et qu'on fasse porter l'accent tonique sur la dernière syllabe : c'est dire combien il "semble et sonne français" pour le lecteur anglophone.

⁵ Voir surtout LACHAUD 2001. Je renvoie à son abondante bibliographie pour toute la période "post-Conquête".

⁶ Dans l'exposition de ces deux "pôles", je pousse volontairement les positions des uns et des autres jusqu'à la caricature : cela permet de bien faire sentir ces positions, et de montrer où se situe dans ce débat la question des élites. Rappelons-nous donc qu'il s'agit uniquement de "pôles" autour desquels s'organise la réflexion. Certes, cela ne donne une image *exacte* de l'historiographie, mais cela permet du moins d'en *rendre compte*.

1/ Les “ Anglo-Saxons ” qui s’installent dans la *Britannia* romaine entre la fin du IV^e et le milieu du VI^e s. sont pauvres, agriculteurs, païens. Ils s’installent en grand nombre, “ par le fer et le feu ”, chassant les paysans britanno-romains ou les réduisant en esclavage. La civilisation romaine s’effondre et l’est de l’île devient un gigantesque chaos d’où émergent, au VI^e et surtout au VII^e s., des royaumes d’abord minuscules puis de plus en plus puissants. Il n’y a donc pas d’élites anglo-saxonnes au début de la période, elles émergent peu à peu dans le grand jeu compétitif des micro-royaumes qui s’entr’éliminent.⁷ Cette thèse, et ses développements récents, constituent la “ Vulgate ” en la matière : elle est celle que véhiculent les trop rares sources écrites (Gildas, Bède reprenant Gildas), elle semble confirmée par la toponymie (presque entièrement germanique, comme si les Anglo-Saxons avaient renommé les lieux d’un pays vidé d’hommes) et par l’archéologie (la présence de grands cimetières de crémations dans l’est et le nord-est du pays, avec des urnes en tous points semblables à celles de la Germanie côtière, plaide dans ce sens). Défendue dès la fin du XIX^e siècle par Mgr Stubbs, reprise par l’ouvrage classique de Sir Frank Stenton, puis par l’ouvrage plus récent, à base archéologique, de J.N.L. Myres, elle a fait la quasi-unanimité jusque dans les années 1980 et a été réaffirmée, et affinée, par la suite.

2/ Les “ Anglo-Saxons ” qui s’installent dans la *Britannia* romaine sont riches, guerriers, païens. Ils sont très peu nombreux et prennent le contrôle de royaumes bretons préexistants, issus de l’effondrement de la superstructure romaine. La population britanno-romaine n’est pas chassée ni réduite en esclavage : simplement, les élites romanisées sont remplacées par des élites germaniques. Là aussi, la violence joue un rôle important, puisque c’est violemment que les élites britanno-romaines auraient été dépossédées de leur pouvoir et contraintes à la fuite ou à la “ dévaluation ”. Mais c’est par un processus d’assimilation, semblable au “ processus de civilisation ” de Norbert Elias, que se diffuseraient du haut vers le bas les mœurs des conquérants : ainsi se diffusent peu à peu dans la population les dialectes anglo-saxons germaniques, le paganisme germanique, les coutumes funéraires. Que ce processus ait été rapide et aisé (c’est la thèse de N.J. Higham) ou qu’il ait été lent et ait rencontré de grandes résistances (c’est la thèse, selon moi plus convaincante, de Ken Dark), il n’en reste pas moins que cette nouvelle thèse, née dans les années 1980 mais développée surtout dans les années 1990, fait des Anglo-Saxons une élite, et que c’est à cette position d’élite qu’elle attribue les changements ayant affecté l’île dans les 250 années suivant leur arrivée.

La question est donc assez simple. La société de l’époque des migrations est-elle une société germanique idéale et égalitaire, conforme aux préjugés des historiens whigs et nationalistes du XVIII^e-XIX^e s., de Macaulay à William Stubbs ? Est-elle au contraire une société hiérarchisée et inégalitaire, où des élites sans scrupule imposent leurs usages à une population dépolitisée et avide de les adopter pour les imiter, conformément aux présupposés

⁷ Voir à ce sujet S. BASSETT 1989, p. 3-27. Dans une savoureuse métaphore filée, Steven Bassett compare ce “ grand jeu compétitif ” des micro-royaumes anglo-saxons à une compétition de football de type “ coupe ” : les équipes (les royaumes), appartenant à des divisions (des niveaux de puissance) très diverses, jouent les unes contre les autres, s’entr’éliminant à chaque tour. Le problème est que les télévisions (les sources) ne s’y intéressent, comme de juste, qu’à partir du 4^e ou du 5^e tour (au début du VII^e s.). A ce stade de la compétition, quelques équipes amateurs (quelques micro-royaumes comme les *Spalda* ou les *Arosætna*) ont peut-être échappé à l’élimination (à l’absorption par des royaumes plus importants) parce qu’elles ont évité de rencontrer les grandes équipes professionnelles (le royaume de l’“ Heptarchie ”), mais leurs jours sont comptés. Bientôt seules restent les grandes équipes (VIII^e s.), et le jeu continue. La finale est sur le point d’avoir lieu, au début du IX^e s., entre l’équipe mercienne et l’équipe ouest-saxonne, et l’équipe mercienne est donnée gagnante par tous les bookmakers, mais une bande de hooligans (les Vikings) surgit sur le terrain et l’équipe ouest-saxonne se retrouve seule en lice, gagnant ainsi la compétition par forfait. Ce qui compte ici, c’est que les roitelets détrônés forment d’après Bassett le fonds dans lequel se recrutent les élites des royaumes plus importants : voir le cas de la dynastie des Magonsæte, dans les marches galloises, qui, après l’absorption de leur royaume par la Mercie, fournit plusieurs *ealdormen*, abbés et abbesses, dans les royaumes de Mercie et de Kent (analysé par Kate PRETTY, “ Defining the Magonsæte ”, dans BASSETT (éd.), 1989, p. 171-183.

de notre époque cynique et relativiste ? Pour parler de manière dépassionnée, il peut être utile de se référer à un vocabulaire anthropologique. On peut dire en effet que la question se résume à savoir si la société du “ temps des migrations ” ressemble à une société à *big men* ou à une société à chefferies. Dans le premier cas, on a une société naturellement égalitaire, dans laquelle des élites de circonstance se livrent à une compétition acharnée, par des échanges compétitifs par exemple. Dans le second, on a une société naturellement inégalitaire, dans laquelle les élites sont déjà définies et se livreraient plutôt à des pratiques de type consommation ostentatoire, propres à réaffirmer un statut déjà existant, n’excluant d’ailleurs pas une compétition, mais en circuit fermé. Des phénomènes comme les dépôts funéraires, la construction de salles de festin, la constitution de généalogies, la consommation de divers types de viande ou de boissons, l’adoption de modes vestimentaires étrangères, doivent être interprétées dans ce cadre si l’on veut repérer et comprendre les élites à l’époque des migrations.

J’en viens donc aux deux questions définies dans mon introduction : identifier les élites et reconnaître leurs modes d’auto-identification. Ce qui, en l’occurrence, signifie essentiellement les identifier dans l’archéologie. En effet, si les sources écrites sont inutilisables⁸ et si la toponymie est trompeuse,⁹ il ne nous reste que l’archéologie, principalement l’archéologie funéraire et, de manière secondaire, l’archéologie de l’habitat. Pour des raisons évidentes de méthode, j’étendrai la discussion à l’ensemble de l’île de Grande-Bretagne : en effet, si nous ne savons pas qui étaient les Anglo-Saxons, si notre propos est de les reconnaître dans les niveaux de fouilles et d’identifier parmi eux ceux qui appartiennent aux élites, il est hors de question de tracer à travers l’île, et en particulier à travers l’ancien diocèse romain, une ligne de démarcation ethnique *a priori*.¹⁰

Je commencerai par la question de l’habitat. La discontinuité de l’habitat est une question difficile, assez importante. Les élites britanno-romaines avaient déjà abandonné les villes à la fin du IV^e s. pour se replier dans leurs villas.¹¹ On a donc affaire, essentiellement, à

⁸ Pour les V^e-VI^e s., nous n’avons que deux écrits de saint Patrick et le *De excidio* de Gildas, avec de (très) rares mentions chez Procope de Césarée, chez Zosime, dans les *Chroniques gauloises* de 452 et 511, dans la *Vie de saint Germain* par Constance de Lyon, dans les écrits de Faustus de Riez et de Prosper d’Aquitaine, dans les *Annales d’Ulster*. Au tournant des VI^e-VII^e s. et dans la première moitié du VII^e, on peut ajouter quelques lettres de Grégoire le Grand, les lois d’Æthelberht de Kent, le *Tribal Hidage* (s’il date bien des années 630, mais on l’a daté de façon convaincante jusque vers 680, et même, de manière peut-être plus fantaisiste, jusqu’au IX^e siècle !), et quelques laisses (mais lesquelles ?) du *Canu Aneirin*, poème gallois sans doute composé vers 600 mais fortement remanié par la suite. Toutes les autres sources, y compris l’*Histoire ecclésiastique* de Bède et le poème *Beowulf*, sont postérieures. David Dumville et Patrick Sims-Williams ont montré en particulier que les sources galloises du IX^e s. et la *Chronique anglo-saxonne* n’étaient pas utilisables. Les sources contemporaines des événements sont en outre très peu explicites sur les questions d’histoire sociale. La plus intéressante est sans nul doute les lois d’Æthelberht : on y reviendra.

⁹ On a pu considérer que les toponymes en *-ingas* révélaient l’installation de communautés paysannes se réclamant d’un ancêtre commun, et donc le caractère égalitaire de la société germanique migrante. Mais il peut tout aussi bien s’agir de la demeure noble d’un chef saxon ayant donné son nom au lieu. Tant que la toponymie ne sera pas solidement arrimée à l’archéologie de l’habitat — et en l’état de la recherche cela reste un vœu pieux — de telles considérations resteront des hypothèses. En outre, on repère de temps en temps une continuité entre les toponymes romains et les toponymes anglais : *Eboracum* (York) a été réinterprété par les locuteurs anglo-saxons comme *Eoforwic*, *vicus* d’Eofor, nom personnel ou nom commun qui signifie sanglier. Qui peut dire combien de noms de lieux ont été ainsi réinterprétés ? On sait ici qu’il n’y avait pas d’ancêtre commun imaginaire qui s’appelait Eofor (hypothèse “ égalitaire ”) ou de chef qui s’appelait Eofor (hypothèse à “ élites ”), et sans doute pas de culte du sanglier (hypothèse “ culturelle ”), et qu’il s’agit uniquement d’une remotivation du toponyme romain. Or qu’en est-il des milliers de lieux pour lesquels nous n’avons pas le toponyme romain ?

¹⁰ Ce présupposé méthodologique de bon sens a pourtant été traditionnellement négligé. Il est réaffirmé avec force par DARK 2000 : lire pour cela l’ensemble de son introduction, p. 10-26, qui représente une prise de position méthodologique et historiographique d’un grand intérêt.

¹¹ Voir là-dessus P. SALWAY, *Roman Britain*, Oxford 1997, mais aussi (et surtout) DARK et DARK 1997. Les villes peuvent cependant rester importantes : *Viroconium* / Wroxeter (Salop), chef-lieu de la cité des *Cornovii*,

des élites rurales, à des propriétaires terriens et à des demeures rurales. On peut donc penser que, si les Anglo-Saxons sont une élite ayant détrôné l'élite britanno-romaine et s'étant emparé des royaumes et des propriétés de celles-ci, on trouvera un certain degré de continuité dans l'habitat rural. Or, si la continuité des finages peut être discutée — et elle irait dans le sens d'une élite déjà constituée et non d'une installation anarchique de populations paysannes —, la discontinuité de l'habitat est patente. Au début du V^e s., les villas semblent peu à peu désertées, alors qu'en parallèle apparaissent dans l'est de l'île, sur d'autres sites, des habitats ruraux que les archéologues ont appelés villages. On en a fouillé maintenant un certain nombre, et à la suite des fouilles des années 1950 à Yeavinger, on a appris à y reconnaître les bâtiments rectangulaires en bois marqués par des alignements de trous de poteaux. L'image globale a d'abord semblé confirmer la vulgate : ces villages sont assez pauvres, ils sont construits en bois, ils sont installés sur des sites différents de ceux des habitats britanno-romains, villas et fermes. En outre, il ne semble pas que dans ces regroupements de 2 à 4 fermes il y ait une différenciation sociale marquée avant la fin du VI^e s., date où l'on voit apparaître des bâtiments nettement plus grand, construits avec un soin plus grand. Cependant, une étude plus précise semble brouiller cette image. Tout d'abord, les bâtiments rectangulaires de ces villages ne sont en rien semblables à ceux de la Germanie côtière, retrouvés plus tôt au XX^e s. Un article de Philip Dixon, paru en 1982, avait jeté le trouble. La réponse la plus systématique est venue des archéologues Simon James, Anne Marshall et Martin Millett en 1984 : les bâtiments rectangulaires en bois des “villages anglo-saxons” sont, dès le V^e s., conformes au plan des bâtiments en pierres, briques et mortiers des fermes britanno-romaines. Anne et Garry Marshall ont complété cette étude en 1993 en montrant qu'il existe, au sein de cette “tradition architecturale alto-médiévale”, des différences régionales et une évolution entre le V^e et le VII^e s., qui témoigne d'une fusion entre les traditions continentales et les traditions insulaires et d'une différenciation régionale de plus en plus forte avec le temps. La possibilité est donc forte que Bretons et nouveaux venus aient collaboré dans la construction de ces bâtiments. N.J. Higham suggère qu'ils ont été construits par des systèmes de corvée imposées à la population par les dominants anglo-saxons. Il est intéressant de constater que de tels bâtiments se retrouvent dans l'ouest de l'île, dans des régions de culture indéniablement bretonne : c'est le cas des sites de South Cadbury, Castle Dore ou Dinas Powys. Cela signifierait peut-être que de tels systèmes de corvées existeraient aussi à l'ouest, et auraient une origine britanno-romaine commune.

Je dirais que le problème principal semble être la taille de ces bâtiments. Ils varient entre 4 ou 5 m et plus de 20 m de longueur, avec toutes les tailles intermédiaires (mais en moins grand nombre que les tailles extrêmes). Il va de soi que la force de travail qu'il faut mobiliser pour de telles constructions n'est pas la même. Les petites maisons rectangulaires de sites comme Chalton (Hants), West Stow (Suffolk) ou Mucking (Essex) peuvent tout à fait, quoi qu'en dise N.J. Higham,¹² être construites par des *work teams* villageois¹³ : il est

reste une ville importante jusqu'au début du VII^e s., mais change de nature. De centre administratif et commercial, la ville fait place, au cours du VI^e s., à un site qui porte toutes les marques d'un habitat d'élite centré sur un grand bâtiment en bois installé au milieu des anciens thermes romains. On peut donc penser qu'un chef local a réinvesti un lieu toujours chargé de signification, mais dans une optique complètement différente, loin de la munificence municipale de ses possibles ancêtres (cf. Ph. BARKER *et alii*, *The Baths Basilica, Wroxeter, Excavations, 1966-90*, English Heritage Archaeological Reports, Londres, 1997).

¹² HIGHAM 1992, p. 126 : “les résidences de personnes de statut considérable (*ceorls*, *thegns* et rois bien plus que paysans) sont des centres de patronage — d'où les trouvailles se rapportant à l'artisanat — et de consommation, et non de production agricole primaire”. Cette hypothèse très hardie concerne bien les maisons rudimentaires de Mucking ou West Stow, tout autant que le grand hall de Cowdery's Down. Cela reste très hypothétique.

donc peut probable — et en tout cas non visible dans les fouilles — que les “ Anglo-Saxons ” de ces villages aient fait partie d’une quelconque “ élite ”. La plus grande maison du site de West Stow (n° 7), qui a été construite tardivement et semble être disposée à l’écart des autres, n’est donc pas nécessairement la maison d’un “ chef ” : il s’agirait plutôt de la maison d’un équivalent de *big man*, d’un paysan enrichi. C.J. Arnold remarque d’ailleurs que le mode de développement extrêmement différent des sites de West Stow et Cowdery’s Down (Hants) semble indiquer une structure sociale radicalement différente dans les deux habitats¹⁴ : à West Stow, le développement du site se fait par reproduction d’unités semblables juxtaposées, ce qui fait penser à un village égalitaire comprenant plusieurs unités d’exploitation, dont peut-être, à la fin, une un peu plus importante. A Cowdery’s Down au contraire, on assiste à la croissance d’une unique unité d’exploitation, jusqu’à la construction d’une très grande demeure centrale, de taille comparable aux grands *halls* de Yeavinger, avec la présence de plusieurs autres bâtiments dont les fonctions se différencient : on aurait donc là un véritable site aristocratique. Y avait-il coexistence d’un système de *big men* dans les villages, que ceux-ci soient peuplés d’Anglo-Saxons ou de Bretons, ou des deux, et d’un système de chefs, disons de rois, à un niveau supérieur, lesquels pouvaient mobiliser, pour construire leurs grandes salles, non plus de simples *work teams*, mais de véritables corvées ? Y a-t-il, dès le milieu du V^e s., une dichotomie au sein des élites, entre de simples chefs occasionnels de villages, et des rois puissants ? L’évolution serait alors l’émergence, à partir des chefs de villages ou à partir de la famille et des amis des rois, d’une véritable aristocratie de *reguli*, *subreguli* et *praefecti*¹⁵ administrant pour des rois déjà plus puissants des micro-royaumes qui ne seraient déjà que des provinces ? Une telle hypothèse, qui reste une hypothèse, ne nous dit malheureusement pas si les chefs de village qui accèdent au statut supérieur d’agent du roi sont des Bretons assimilés ou des Anglo-Saxons, mais elle permet de rendre compte de cette disparité dans les tailles des bâtiments rectangulaires.¹⁶

En outre, comme le suggère Ken Dark, qui est le tenant le plus énergique de la continuité avec Rome, rien ne prouve que les villas, grandes et petites, aient été désertées, ou qu’elles ne soient plus habitées par des Romains. Certes, des villas comme Barton Court Farm ont été abandonnées, et un habitat “ saxon ” pauvre, manifestement paysan, s’est substitué aux bâtiments romains en ruines. Mais sur plusieurs sites on a continué à construire, en bois certes, mais en continuité avec les structures romaines.¹⁷ Les réparations “ de mauvaise qualité ” effectuées fin IV^e - milieu V^e s. ne seraient pas le témoignage d’une baisse du niveau de romanisation, mais le réinvestissement des élites dans les biens meubles :

¹³ J’emploie ici le terme employé par les archéologues ayant étudié les sociétés à *big men* : il s’agit des équipes réunies pour un chantier bien particulier, comme la construction d’une maison commune (voir sur ce point l’exemple des îles Salomon ou de la Nouvelle-Guinée).

¹⁴ ARNOLD 1997, p. 52-53 et p. 197.

¹⁵ Les termes sont ceux employés par Bède, mais aussi par les chartes du VIII^e s. : ils sont donc anachroniques. Mais il s’agit ici pour moi de rendre compte de la *naissance* d’un phénomène qui prend toute son ampleur aux siècles suivants.

¹⁶ Remarquons que cette disparité se retrouve dans les modes de construction : certains bâtiments, en particulier les plus grands et ceux des sites les plus manifestement riches (comme Yeavinger) sont construits avec des fondations en tranchée continue, ce qui suppose la mobilisation d’une force de travail très importante. Les autres bâtiments sont en général construits en plantant simplement des poteaux dans le sol.

¹⁷ Ainsi à la villa d’Orton Hall (Hunts.), où des bâtiments “ saxons ” en bois du V^e s. ont été construits *aux côtés* d’un bâtiment principal en pierre, d’une galerie et de deux granges en bois de facture romano-bretonne (D.F. MACKRETH, “ Orton Hall Farm, Peterborough : A Roman and Saxon settlement ”, dans *Studies in the Romano-British Villa*, éd. M. TODD, Leicester, 1978, p. 209-223). Mais il ne faut pas oublier que, si les finages sont restés identiques, le centre a pu bouger, avant ou après l’installation d’élites anglo-saxonnes : ainsi le petit centre urbain britanno-romain de Great Chesterford (Essex) a pu être supplanté, comme centre de la même entité, par le site rural de Wicken Bonhunt, où des signes d’habitat d’élite (consommation de volaille, habitat plus ou moins planifié, bâtiments avec tranchée continue) ont été repérés (cf. BASSETT 1989, p. 25-26).

vaisselle et verrerie de prestige (on a retrouvé en particulier, jusqu'au début du VII^e s., de la céramique sigillée rouge d'Asie Mineure et d'Afrique, de grande qualité, sur toutes les côtes de la Bretagne occidentale), bijoux (les "fibules pénannulaires" des femmes), voire tapis, tentures, vêtements et manuscrits — pour les élites chrétiennes et/ou romanisées, à l'ouest de l'île mais aussi peut-être dans l'est¹⁸ —, objets qui bien sûr ne laissent guère de traces archéologiques. Il est vrai que Gildas, s'il a bien écrit au milieu du VI^e s., possède une culture classique étonnante si la civilisation romaine s'est réellement effondrée dès l'arrivée "massive" des Anglo-Saxons.¹⁹ Il est vrai aussi que la tendance au réinvestissement des élites vers les biens meubles, accompagnée d'un retrait de ces élites vers les campagnes, est une tendance observable dans plusieurs régions du monde romain tardif (les Balkans par exemple). Cela vaut pour l'ouest de l'île surtout,²⁰ mais ce que suggère Ken Dark, c'est que dans l'est aussi les élites, quelle que soit leur origine ethnique, ont réinvesti dans les biens meubles, que cela fait partie de leur acculturation. Ce réinvestissement aurait surtout concerné les biens destinés à la tombe et aux cérémonies funéraires.

Cela nous amène au dernier grand coup de boutoir porté à la vulgate des années 1960-1970 : la question des cimetières. Cette question est assez bien résumée par Sam Lucy dans son ouvrage paru en 2000. Sa conclusion, à l'issue de 25 ans de fouilles très nombreuses dans une grande variété de cimetières, est la suivante, et elle est universellement acceptée : on ne peut pas dire que les artefacts ensevelis dans une tombe sont un indicateur de l'origine ethnique du mort, on peut simplement dire que ceux qui se font ensevelir avec ces artefacts y attachaient une importance, et éventuellement un certain prestige. Ce qui signifie qu'utiliser les fibules carrées ou rondes pour identifier les Angles, les Saxons et les Jutes n'est plus possible. En revanche, il est possible que les artefacts soient le signe d'une appartenance revendiquée, d'une identité plus que d'une ethnicité : toute la question est de savoir si cette identité est de nature religieuse, ethnique, sociale, ou autre. Ainsi, enterrer un homme avec des armes — voire certains types d'armes — est-il signe d'appartenance ethnique (les "Anglo-Saxons" étant alors désignés comme les seuls à porter des armes), sociale (les élites étant ceux qui portent les armes), ou les deux (les "Anglo-Saxons" étant alors, selon l'hypothèse de N.J. Higham, identifiés aux élites) ? Il faut de toute manière croiser les données et ne pas travailler sur un seul type d'artefact comme les fibules. C'est ce qu'a fait par exemple Heinrich Härke, qui a croisé en 1990 étude statistique des armes et anthropométrie et a pu montrer que les tombes masculines contenant des armes étaient en général celles d'hommes plus grands et aux caractéristiques anthropométriques plus homogènes que les hommes des tombes sans armes ; que les tombes avec armes présentaient aussi une plus grande richesse générale en termes de bijoux ou de matériel à boire ; qu'enfin

¹⁸ Ken Dark cite l'exemple du Virgilius Romanus, conservé au Vatican, sans doute produit en Bretagne du sud-ouest fin V^e - début VI^e s. La commande d'un Virgile illustré sur parchemin suppose l'existence d'une élite bien constituée, lettrée et ayant conservé, cent ans après le départ des légions romaines, une éducation semblable à celle qui existait encore sur le continent.

¹⁹ A tel point que N.J. Higham, tenant de cet effondrement, est obligé d'avancer à la fin du V^e siècle la date de rédaction du *De Excidio* pour rendre compte de cette culture (en s'appuyant, il est vrai, sur l'étude de F. Kerlouégan : mais ce dernier établit la culture de Gildas et le date en fonction de ce que lui disent les historiens, et repousse vers le VI^e s. la fin de l'Antiquité tardive dans l'île de Bretagne ne remet donc pas en cause les conclusions de F. Kerlouégan).

²⁰ Voir sur ce point l'importance de la vaisselle et des amphores d'importation provenant de la Méditerranée orientale et de la Gaule du sud-ouest, que l'on retrouve sur toute la façade ouest de l'île, de Tintagel (Cornouailles) à Dunadd (Argyll). Cette abondante vaisselle signifie nécessairement une demande importante de la part d'élites possédant des usages semblables à ceux des élites de l'Antiquité tardive, consommant du vin et des plats à base d'huile d'olive dans de la vaisselle sigillée rouge. Cf. DARK 2000, p. 125 *sq.* et E. CAMPBELL, "The archaeological evidence for external contacts : Imports, trade and economy in Celtic Britain, A.D. 400-800", dans *External Contacts and the Economy of Late Roman and Post-Roman Britain*, éd. K.R. DARK, Woodbridge, 1996, p. 83-96.

la présence d'armes ne distinguait pas les guerriers " fonctionnels " puisqu'on trouve des armes avec des enfants et même avec des hommes possédant des déformations congénitales les rendant impropres à la guerre. La conclusion de Härke est que l'on a affaire à une véritable caste guerrière, à un élite (le mot n'est pas utilisé par lui) se recrutant dans une population plus homogène, sans doute germanique, qui tient le haut du pavé et qui représente à peu près la moitié de la population masculine des cimetières. Voilà pour les données, mais leur interprétation est variable : les guerriers étaient-ils les hommes les plus grands ou les grands hommes venus d'outre-mer étaient-ils tous des guerriers ?

Cela nous ramène à la question du nombre des nouveaux venus et du nombre des élites. Cette question est au centre de notre sujet, puisqu'il serait difficile de désigner comme " élites " une catégorie de population qui, selon Härke, représenterait la moitié des cimetières dans le sud et le sud-est de l'Angleterre. On en revient donc toujours à la même question : comment identifier les élites dans les tombes ? Les armes, manifestement, ne suffisent pas, à moins que l'on considère, comme Ken Dark, que la majorité de la population, restée britanno-romaine et en grande partie chrétienne, est restée " invisible " archéologiquement : et il est vrai que de grandes zones dans l'est du pays, et pratiquement toute la moitié ouest, sont vides de cimetières : ce n'est que dans un petit tiers de l'île que l'on trouve des cimetières " anglo-saxons ". Pour Ken Dark, les autres régions n'étaient bien sûr pas inhabitées, mais leur signature archéologique est restée invisible, et en outre les tombes typiquement " anglo-saxonnes " sont finalement rares dans les cimetières (sauf bien sûr dans les cas de crémation).²¹ Les " Anglo-Saxons " représenteraient donc des éléments encore longtemps étrangers à la population majoritaire, une sorte de superstructure. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, on peut dire avec N.J. Higham que les tombes avec armes sont des tombes d'élites. Si cependant on récuse la position de Dark comme trop controuvée, on doit trouver d'autres critères communs d'identification. Une méthode a été proposée par C.J. Arnold dans un article de 1980 : chaque objet accompagnant le mort recevrait une note, puis la tombe elle-même reçoit une note additionnant celles de tous les objets. Les notes les plus élevées sont celles des tombes d'élite.²² Cette voie n'a pas vraiment été explorée.²³ Une autre piste suggérée par Arnold dans le même article est d'évaluer la richesse des tombes non pas par le nombre d'objets, mais par le nombre de types d'objets : en effet, plus les objets sont variés, plus il y a de chances qu'il y ait dans la tombe des objets " exotiques ", investis d'une valeur importante.²⁴

²¹ DARK 2000, p. 69 *sq.*

²² Ainsi, un casque, un harnachement de cheval ou une corne à boire représentent 30 points, un peigne ou des ciseaux 22 points, un anneau d'argent ou de bronze 17 points, un bouclier ou une hache 15 points, une lance 11 points, un couteau 9 points et une simple perle de verre 2 points. Ces notes sont déterminées en fonction du temps nécessaire à réaliser l'objet.

²³ Sur la *nature* des artefacts de la tombe, ARNOLD 1997 remarque cependant que les objets dénotant un *leadership*, une position d'autorité (pendentifs de ceinture pour les femmes, par exemple les clés, réelles ou stylisées, ou encore les boules de cristal enchassées dans une monture d'or ou d'argent ; " étendard ", " sceptre " ou casques pour les hommes) sont plus nombreux à la fin du VI^e s. dans les tombes féminines, et au début du VII^e s. dans les tombes masculines, comme si le mode d'affirmation de l'appartenance à une élite dirigeante s'était déplacée du domestique vers le public. Mais s'agit-il des mêmes groupes au sein de l'élite ?

²⁴ Arnold affine cette idée dans la deuxième édition, en 1997, de son ouvrage sur l'archéologie des royaumes anglo-saxons. Il rappelle que l'influence, le pouvoir d'un individu n'est pas nécessairement lié à la *richesse* de la tombe. L'argument de la *diversité* des artefacts de la tombe est mis en avant avec le cas de la *cunning woman* (guérisseuse/sorcière) du cimetière de Bidford-on-Avon. Arnold remarque en effet que la " pauvreté " de sa tombe n'a aucune commune mesure avec l'influence qu'elle devait exercer sur sa communauté. Mais la lecture du rapport de fouilles montre bien que la *diversité* des artefacts a précisément permis de reconnaître en elle une *cunning woman*. Il est étonnant que C.J. Arnold, qui avait auparavant proposé la diversité comme critère d'identification des élites, ne l'ait pas remarqué. Sur Bidford-on-Avon, voir T.M. DICKINSON, " An Anglo-Saxon 'cunning woman' from Bidford-on-Avon ", dans *In Search of Cult : Archaeological investigations in honour of Philip Rahtz*, éd. M. CARVER, Woodbridge, 1993, p. 45-54.

L'exemple des importations en provenance du monde franc dans les tombes du VI^e-VII^e s. est en effet assez intéressant. L'article de J.W. Huggett montre bien qu'il faut, en l'occurrence, tracer une frontière très nette entre le Kent et le reste de l'Angleterre. Dans le Kent, les objets en provenance du continent sont nombreux et variés : perles d'améthyste, boules de cristal de roche, verres, poterie au tour, bracelets d'ivoire, billes de cristal. Dans le reste de l'Angleterre, ces objets sont beaucoup plus rares, à part en Est-Anglie, et ils se limitent essentiellement aux bracelets d'ivoire et aux billes de cristal. Si l'on ajoute à ces données que les fibules du Kent rappellent beaucoup plus les fibules franques que les autres fibules du monde anglo-saxon, on doit reconnaître la forte parenté du Kent avec le monde franc, l'existence de réseaux de communication importants qui passent par le Kent (et peut-être aussi par l'Est-Anglie).²⁵ La présence d'objets importés comme le verre franc n'a donc pas le même sens, en terme de signature archéologique, dans le Kent et dans le reste de l'Angleterre : dans le Kent il désigne un groupe assez large qui, s'il est une élite, n'est en aucun cas une très haute aristocratie ; dans le reste de l'Angleterre, il désigne une aristocratie restreinte, ayant accès secondairement, sans doute *via* ses liens avec l'aristocratie ou la famille royale du Kent, à ces biens de luxe. On a donc ici un témoignage très intéressant sur les usages de l'élite en matière de redistribution des biens de prestige : cette redistribution se fait "verticalement" dans la sphère directe d'influence des élites (le verre importé est distribué, à l'intérieur du Kent, à des individus appartenant à des catégories plus modestes : élites "secondaires", pourrait-on dire), mais il se fait "horizontalement", d'aristocratie à aristocratie, dès que l'on franchit les limites de cette sphère d'influence. La production de verre dans le Kent même (à Faversham en particulier) va dans ce sens, puisqu'il semble que ce soit par ces mêmes réseaux que ce verre du Kent se diffuse dans tout le sud et l'est de l'Angleterre : ce serait donc bien un signe que la production, ou du moins la diffusion de ce verre, est contrôlée par les groupes les plus influents de la société du Kent.²⁶ Le cas de la tombe de Taplow, sur la rive nord de la Tamise en amont de Londres, est tout à fait caractéristique : Leslie Webster a montré que sa parenté avec les tombes du Kent, et en même temps l'absence de tombes semblables dans la région, marquent l'appartenance de cette tombe à l'élite la plus haute de la région, sans doute à un prince. Une telle tombe dans le Kent ne serait par de statut aussi élevé, mais c'est précisément dans ce cas d'isolation géographique que la ressemblance de la tombe de Taplow avec les "tombes riches ordinaires" du Kent prend tout son sens.²⁷

Plusieurs fois, j'ai fait appel à la notion d'élites "secondaires" ou "ordinaires", ou au contraire d'aristocratie, d'élites "supérieures". Cela, comme je l'ai dit plus haut, est sans doute dû à une historiographie ayant intégré la structure de la noblesse anglaise de l'époque tardo-médiévale et moderne, divisée entre *gentry* et *nobility*.²⁸ Cependant, l'étude particulière du Kent et du Wessex semble confirmer cette structure à deux niveaux. L'étude des tombes semble indiquer l'existence, dans des deux régions, d'une couche sociale "moyenne-supérieure"²⁹, bénéficiant de la redistribution d'objets "marqueurs d'élite" dont l'approvisionnement est entre les mains de l'aristocratie.³⁰ L'étude des lois d'Æthelberht I^{er} de Kent, peut-être le seul texte produit par des Anglo-Saxons avant 680 qui nous soit parvenu, est à cet égard un détour essentiel. Ce code de lois est en effet le seul à ne pas distinguer les "simples

²⁵ On rappellera ici la thèse de Ian Wood sur la "mer du nord mérovingienne", qui expliquerait en partie cette forte parenté entre le Kent et le monde franc. Cf. I. WOOD, *The Merovingian North Sea*, Alingsås, 1983.

²⁶ Sur le verre de Faversham, voir D.B. HARDEN, "Glass vessels in Britain and Ireland, AD 400-1000", dans *Dark Age Britain : Studies presented to E.T. Leeds*, éd. D.B. HARDEN, Londres, 1956, p. 144-148.

²⁷ Cette analyse a été présentée par L. Webster lors d'une séance de séminaire à Lille-3 au printemps 2003.

²⁸ Par exemple HIGHAM 1992, p. 144-145, qui considère que les *ceorls* — qui pour lui sont la couche inférieure des élites — forment une *gentry*. Les choses ne sont sans doute pas aussi simples.

²⁹ Les Britanniques parleraient sans doute d'*upper middle class* !

³⁰ HODGES 1989, p. 28-30, ainsi que les études de C.J. Arnold et V. Evison pour le Wiltshire et le Kent.

libres ” et les nobles : le *wergeld* ordinaire est de 100 sous, sans mention supplémentaire. Ce n’est qu’à partir de la fin du VII^e s., dans les lois de Hlothere et Eadric pour le Kent, et dans les lois d’Ine pour le Wessex, qu’apparaît une distinction entre l’*eorl* et le *ceorl* (ou *frige man*) : le premier a un *wergeld* de 300 sous dans le Kent, 1200 chez les Saxons occidentaux ; le *wergeld* du second est respectivement de 100 et 200 sous selon les royaumes. On remarquera aussi avec intérêt que chez les Saxons occidentaux les *wealas*, c’est-à-dire les gens d’origine bretonne, ont un *wergeld* deux fois moins important, 600 ou 100 sous selon leur rang.³¹ Ces observations ont entraîné un certain nombre de remarques de la part des historiens. D’abord, N.J. Higham et d’autres ont remarqué que la mixité ethnique des élites ne semble exister que dans les régions occidentales de l’île (en généralisant l’observation des lois d’Ine). Cela signifie tout d’abord que dans l’ouest un processus d’assimilation est en cours, mais inachevé : si tous les hommes libres sont ouest-saxons dans la rédaction des lois d’Alfred, deux siècles plus tard, c’est que les élites d’origine bretonne ont eu intérêt à “ devenir anglaises ”. Pour les régions orientales de l’île comme le Kent, les choses sont plus compliquées : il y a en fait trois positions principales dans l’historiographie. Pour la “ Vulgate ” (Stenton, par exemple), l’absence de dichotomie au sein des “ libres ” dans les lois d’Æthelberht, et l’absence de *wealas*, était le signe du remplacement total de la population libre britanno-romaine par une population libre anglo-saxonne peu hiérarchisée. Pour Higham, il s’agit au contraire du remplacement de l’élite britanno-romaine par une élite anglo-saxonne : en effet, selon lui, seuls les libres sont vraiment nobles et vice-versa.³² Le *ceorl* anglo-saxon ne serait pas un petit paysan, mais un véritable propriétaire terrien, possédant un domaine d’au moins une *hide*³³ ainsi que des esclaves, entretenant une suite armée³⁴ et ayant sous sa domination des paysans semi-libres d’origine bretonne. Il appartiendrait donc dès le début aux élites, et c’est à l’intérieur de ce groupe qu’une différenciation aurait lieu, avec l’essor du pouvoir royal, dans le courant du VII^e s., puisque c’est au service royal que serait attachée l’appartenance à la classe des *eorlas*. Une troisième position serait celle défendue par Ken Dark, qui rejoint en grande partie la position traditionnelle mais avec des modifications inspirées de celles de Higham. Les Anglo-Saxons ne seraient pas tous des membres de l’élite, mais les élites elles-mêmes seraient ethniquement — et même religieusement — mixtes. La difficulté de reconnaître les chrétiens, encore plus les Bretons, dans les tombes fournies³⁵ rend difficile une évaluation de l’ethnicité des élites. L’absence de Bretons dans les lois du Kent serait donc due au fait que la fusion, commencé plus tôt, est déjà terminée, au profit d’une identité ethnique commune et d’origine largement

³¹ L’édition de référence des lois anglo-saxonnes est F. LIEBERMANN, *Die Gesetze der Angelsachsen*, Halle, 1903. Une traduction anglaise est disponible dans F.L. ATTENBOROUGH, *The Laws of the Earliest English Kings*, Cambridge, 1922 (pour les codes royaux jusqu’en 939) et dans A.J. ROBERTSON, *The Laws of the Kings of England from Edmund to Henry I*, Cambridge, 1925 (à partir de 939), volumes réédités par Llanerch en 2000.

³² HIGHAM 1992, p. 144-145.

³³ La question autour de cette unité de mesure agraire est essentielle. Bède utilise pour la désigner le mot *familia*, et il s’agit en effet de la terre nécessaire pour faire vivre une maisonnée, en principe celle d’un *ceorl*. Reste à déterminer la taille d’une telle maisonnée. Comme la *hide* varie énormément selon les régions, il nous faudrait mieux connaître ces variations, ainsi que les rendements agricoles, pour connaître la taille de la maisonnée d’un *ceorl*, selon les régions. En l’état actuel de nos connaissances, les choses n’ont pas vraiment évolué depuis la magistrale synthèse de Stenton, et les propositions de N.J. Higham entre autres restent des hypothèses.

³⁴ Les lois d’Æthelberht (§ 25) parlent d’un *ceorles hlafæta*, un “ mangeur de pain d’un *ceorl* ” : mais est-ce un dépendant nourri, un client, un compagnon d’armes ? Il est délicat de répondre à cette question. En tout cas, il est certain que le *ceorl* est considéré comme quelqu’un qui *nourrit* d’autres gens : cela suffit-il à en faire un membre d’une élite ? En tout cas, cela le place au-dessus d’un groupe, voire en position d’autorité.

³⁵ On rappellera ici les tombes chrétiennes extrêmement bien fournies chez les Francs chrétiens du continent au VI^e s. : voir par exemple la tombe du “ petit prince ” de Cologne ou la tombe de la reine Arégonde à Saint-Denis.

germanique.³⁶ Cela signifie donc que les “ hommes libres ” des lois d’Æthelberht sont des nobles, d’origine ethnique mixte mais qui se disent et se veulent tous *Cantware*, et qui exercent un pouvoir sur une population également d’origine mixte, mais sans doute déjà “ fusionnée ”, et qui se fait enterrer dans les mêmes cimetières, autour des tombes riches des “ nobles ” qui la dominent.³⁷

Pour résumer l’état actuel du débat, je pense qu’on peut affirmer avec plus ou moins d’assurance que les points suivants ont été établis :

1/ Les “ Anglo-Saxons ” étaient sans doute moins nombreux, et de statut majoritairement plus élevé qu’on l’a longtemps cru.

2/ Sans nécessairement former une élite homogène, ni tous y appartenir, ils ont été un apport essentiel, soit ethnique soit culturel, et sans doute les deux, à la constitution d’une élite des royaumes anglo-saxons.

3/ Soit dès l’origine, soit au tournant du VI^e-VII^e s., on a vu apparaître une dichotomie au sein de cette élite, dichotomie observée à la fois dans les lois (*wergeld* différent), dans l’habitat (véritables *halls* ou simples maisons de gros fermiers) et dans les tombes (tombes diversifiées et tombes avec armes).

4/ Le groupe intermédiaire des *ceorls*, hommes libres dont le *wergeld* est moindre, peut être interprété comme le groupe inférieur de l’élite (une sorte de *gentry* avant l’heure). Mais on peut aussi considérer que certains d’entre eux seulement émergent de la paysannerie libre et s’agrègent progressivement aux élites (par un phénomène de type *big men* évoluant vers le chef de village) et en adoptent les comportements (entretien d’une suite armée par exemple), sans toutefois acquérir le statut de *thegn* et le *wergeld* qui lui correspond.

5/ Dans de nombreuses régions de ce qui allait devenir l’Angleterre (surtout à l’ouest, dans les Midlands et au nord, mais peut-être partout), il y a eu fusion des élites britanno-romaines restantes et des nouvelles élites anglo-saxonnes, au profit de l’identité ethnolinguistique et religieuse des secondes. On remarquera toutefois que, ce processus n’étant pas achevé au Wessex à la fin du VII^e s., lors de la rédaction des lois d’Ine, la conversion des rois anglo-saxons au christianisme a pu faciliter cette fusion. Le “ processus de civilisation ” qui voudrait voir “ descendre ” les comportements des élites vers les groupes sociaux inférieurs se complique donc ici de la discrimination opérée par les rois entre élites *wealth* et élites anglo-saxonnes, qui pousse les premières à adopter les usages des secondes, même si elles n’appartiennent pas à un groupe socialement inférieur. On peut raisonnablement penser que, plus on va vers le nord et l’ouest, plus ce processus a été tardif.

6/ Ces évolutions peuvent être liées à l’essor du pouvoir royal. L’émergence de deux groupes dans les élites peut en effet s’expliquer aussi par l’émergence d’une véritable aristocratie due à l’efficacité grandissante de la faveur royale. L’établissement au VII^e s. d’un véritable contrôle royal, voire dans certaines régions d’un quasi-monopole, sur l’approvisionnement en biens importés de prestige (verre, vin, textiles de luxe comme le drap frison et plus encore les soieries orientales) implique une redistribution du haut vers le bas mais aussi du sud et de l’est vers le nord et l’ouest, avec à chaque fois une raréfaction des biens : les biens les plus rares accédant, à chaque stade de la redistribution, dans le milieu et/ou dans la région où ils sont distribués, au statut de biens d’élite.³⁸

³⁶ Même si, dans le Kent, l’élite se désigne comme les *Cantware*, terme repris du nom de la *civitas* britanno-romaine des *Cantiaci* ou *Cantuarii*, il n’en reste pas moins exact que les lois sont rédigées en vieil-anglais, langue de la cour, et que le paganisme est de rigueur jusqu’aux premières années du VII^e s.

³⁷ R. HODGES 1989, p. 28-30, remarque un parallèle possible avec le monde franc : les “ agrégats ” de tombes autour d’une tombe initiale correspondraient aux “ rangées ” observées dans les cimetières francs, et qu’Edward James a analysées comme des séries de tombes de dépendants encadrant la tombe d’un chef.

³⁸ Voir les ouvrages de Richard Hodges, en particulier HODGES et MORELAND 1988, p. 84-85, pour une analyse de ces échanges au sein des élites en termes de *Peer Polity Interaction* et en termes de contacts entre un centre et une périphérie. HODGES 1989, p. 192, remarque aussi que le *wergeld* du “ noble ”, à la fin du VII^e s., représente

*

Cette discussion nous a entraînés jusqu'à la fin du VII^e s. Je voudrais maintenant opérer un grand saut, jusqu'à la fin du IX^e s., laissant de côté les deux siècles centraux de la période. Ce n'est pas que la recherche a été inexistante sur ces deux siècles, mais la question des élites s'y est posée de manière moins aiguë. Les sources semblent (sans doute à tort) plus transparentes, et il semble qu'il soit plus facile d'identifier les élites. C'est plutôt sur leurs pratiques qu'a porté le débat, avec par exemple la question des *minsters*, ces monastères ruraux privés qui seraient ou ne seraient pas à l'origine du réseau paroissial anglais.³⁹

Les deux derniers siècles de l'histoire anglo-saxonne présentent en revanche des problèmes en grande partie semblables à ceux de la période migratoire. Où s'arrêtent les élites ? Qui sont-elles ? Que font-elles ? Nous possédons heureusement beaucoup plus de sources pour traiter ces questions, et en particulier un certain nombre de chartes et de codes de lois, qui se multiplient à partir des lois d'Alfred à la fin du IX^e s. La discrimination au *wergeld* entre élites anglaises et élites bretonnes a disparu (donc la fusion a eu lieu), mais la dichotomie entre élites "supérieures" et "inférieures", entre "hommes à 1200 sous" et "hommes à 200 sous", existe toujours.⁴⁰ Des textes législatifs secondaires, comme le *Gethynctho* ou les *Rectitudines singularum personarum* ont été étudiés dans cette optique.⁴¹ Enfin, l'archéologie de l'habitat — l'archéologie funéraire étant en grande partie invalidée par la disparition des tombes à mobilier — a donné des résultats très intéressants.⁴² La "première révolution industrielle anglaise", comme Richard Hodges a appelé la charnière du IX^e et du X^e s.,⁴³ marquée par la hausse de la production agricole et artisanale, ainsi que par l'essor du commerce intérieur, donne aux élites une nouvelle place et un nouveau rôle à jouer, avec aussi de nouvelles opportunités. Ce phénomène joue aux deux extrémités du spectre, à la fois chez les *ceorls*, qui peuvent s'enrichir, et dans la haute aristocratie des *ealdormen* puis des *earls*, dont l'ascension est spectaculaire dans un cadre politique qui leur est de plus en plus propice. Ces évolutions, et leur portée vis-à-vis de la Conquête normande, ont été étudiées entre autres par Peter Clarke, Rosamond Faith, Katherine Keats-Rohan, Pauline Stafford ou Ann Williams. On remarquera, avant d'entrer dans le détail de leurs conclusions,

trois fois celui du *ceorl* dans le Kent, douze fois (*sic* : je dirais plutôt six fois) chez les Saxons occidentaux. Il explique cela par le phénomène de monopole sur les biens de prestige. Il semble que l'aristocratie (Hodges dit : l'élite) ouest-saxonne a mieux su monopoliser ces biens, par exemple à travers la fondation de l'*emporium* unique de Hamwic (près de Southampton), et par conséquent a vu son statut s'élever. Rappelons en effet qu'à la fin du VII^e s. au Wessex les objets de prestige ne transitent plus par le Kent, et qu'on ne peut donc plus expliquer un tel différentiel comme dans le cas de Taplow évoqué plus haut. La rareté est ici organisée à la source par les élites les plus éminentes.

³⁹ Pour une bibliographie sur la question, je renvoie à l'article "Minster" dans la *Blackwell Encyclopaedia of Anglo-Saxon England* (dir. M. LAPIDGE *et alii*, Oxford, 1999).

⁴⁰ On la retrouve par exemple dans la déclaration de 1027 de Cnut le Grand : le roi salue les *twelfhynde 7 twyhynde*. On trouve aussi fréquemment l'expression *eorl 7 ceorl*, qui semble avoir même sens. Voir H.R. LOYN, *The Governance of Anglo-Saxon England, 500-1087*, Londres, 1984, p. 48-51.

⁴¹ Ces deux codes, édités par Liebermann, ne sont pas des codes royaux, mais plutôt des aide-mémoire rédigés au tournant des X^e et XI^e s., sans doute dans l'entourage de l'archevêque Wulfstan d'York. WILLIAMS 1992 considère qu'ils doivent être pris au sérieux.

⁴² Notamment les fouilles de "proto-manoirs", comme à Sulgrave (Northants), Raunds (Northants), Portchester (Hants), Facombe Netherton (Hants) et Goltho (Lincs). Cf. entre autres B. CUNLIFFE, *Excavations at Portchester Castle*, vol. II : Saxon, Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, n° 33, Londres, 1976 ; J. FAIRBROTHER (dir.), *Facombe Netherton : Excavations of a Saxon and Medieval manorial complex*, British Museum Occasional Paper n° 74, Londres, 1990 ; G. BERESFORD, *Goltho : The development of an early medieval manor, c. 850-1150*, English Heritage Archaeological Report n° 4, Londres, 1987.

⁴³ HODGES 1989, p. 150-164.

que leurs recherches ont porté essentiellement sur les élites rurales : dans un monde encore peu urbanisé, les élites des villes sont mal connues.⁴⁴ Même les élites ecclésiastiques (les chanoines par exemple) sont souvent rurales : jusqu'à la Dissolution, l'Angleterre reste un pays de monastères, et singulièrement de monastères ruraux. Les grands du royaume continuent, en plein XI^e s., à fonder des monastères ou des collégiales rurales. La fondation de l'abbaye (de chanoines) de la Sainte-Croix de Waltham par Harold Godwineson au milieu du XI^e s., et bien sûr celle de l'abbaye de Westminster par le roi Edouard le Confesseur, s'inscrivent dans ce mouvement.

J'en reviens à mes deux questions initiales : comment identifier les élites ? comment les élites s'auto-identifient-elles ? Pour la première question, nous possédons pour cette période quelques mentions légales. Le *Gethynctho* précise que le statut de *thegn* est lié à un certain niveau de propriété foncière, ainsi qu'à des signes extérieurs de statut : la possession " de 5 *hides* de terre, d'une église, d'une cuisine, d'une tour avec cloche, d'un portail (*burhgeat*), d'un siège et d'un emploi propre dans le hall royal " permettraient à un *ceorl* d'acquérir le statut de *thegn*.⁴⁵ De même le marchand " qui a traversé trois fois la mer sur son propre navire " peut prétendre à ce statut.⁴⁶ Si de tels marchands sont rarement identifiables, il n'en est pas de même pour les propriétaires terriens : le *Domesday Book* et les chartes offrent un regard unique sur le système foncier des X^e-XI^e s., et certains de ces domaines sont repérables archéologiquement. Ils correspondent assez bien à l'image donnée par le *Gethynctho* : une enceinte, avec une porte, une demeure (le *hall*, où sont payées les redevances), souvent une tour, une cuisine. A Faccombe Netherton, Goltho ou Sulgrave, on voit se détacher un bâtiment annexe, servant d'habitation, de *camera*, souvent à deux étages, toujours en bois. Une église est souvent présente sur le site, ou à proximité immédiate.⁴⁷ A Portchester, un habitat a même été installé dans un coin d'un ancien fort romain désaffecté : ce site a pu être caractérisé comme " la demeure d'un *ceorl* qui aspire à plus ".⁴⁸ Mais il ne faut pas en tirer de conclusions trop hâtives sur le statut des *ceorls* du X^e-XI^e s. Il s'agit, comme le rappelle Rosamond Faith à la suite d'Ann Williams, d'une catégorie juridique socialement très diverse, comprenant en fait tous les libres qui ne sont pas nobles. Les dispositions du *Gethynctho*, étayées par les observations archéologiques ou par le *Domesday Book*, montrent que la noblesse n'est pas une caste fermée, mais il n'est pas moins vrai que la plupart des *ceorls* sont de simples *sokemen*, c'est-à-dire des hommes libres devant redevance à un seigneur (que ce soit le roi, un seigneur ecclésiastique ou un *thegn* ou *earl* laïque). Rosamond Faith remarque que dès avant la conquête, leur situation commence à se dégrader et qu'ils glissent vers le *villainage*, c'est-à-dire une forme de servage : on peut difficilement parler ici d'élites ! Il n'en reste pas moins que le *thriving* (fait de prospérer) du *ceorl* anglo-saxon, pour reprendre le titre d'un article de Frank Stenton qui a fait date, est une réalité malgré l'apparente dégradation du statut du *ceorl* par rapport à son homonyme du VII^e s. En fait, on peut dire qu'une frange, importante mais minoritaire, de cette classe juridique des hommes libres, s'agrége alors à la noblesse. Cela se fait par divers moyens, le principal étant

⁴⁴ Voir toutefois FLEMING 1993, qui établit le lien entre les élites — dont la base est rurale — et les villes — où elles se procurent une partie de ce qu'elles se consomment, où elles patronnent des fondations religieuses, où elles font du commerce.

⁴⁵ *Gethynctho*, § 2. Cf. WILLIAMS 1992.

⁴⁶ *Ibid.*, § 6.

⁴⁷ Des parallèles continentaux doivent ici être étudiés de plus près, pour voir à la fois les différences et les points communs. L'exemple du château de Mayenne au X^e-XI^e s. est particulièrement intéressant, puisque des espaces équivalents (*aula*, *camera*, *capella*) sont repérables, cette fois-ci à l'intérieur d'un même bâtiment. Voir les articles d'Annie Renoux et Robert Early dans A. RENOUX (éd.), " *Aux marches du palais* " : *Qu'est-ce qu'un palais médiéval ? Données historiques et archéologiques* (Actes du VII^e Congrès international d'Archéologie médiévale, Le Mans-Mayenne, 9-11 septembre 1999), Le Mans, 2001, p. 247-287.

⁴⁸ B. YORKE, *Wessex in the Early Middle Ages*, Leicester, 1995, p. 251.

l'enrichissement, en particulier par le service du roi : comme le remarquait déjà Stenton, les effectifs du personnel du *hall* royal croissent régulièrement à partir de la fin du IX^e s., et il en est de même dans les mesnies des évêques et des grands aristocrates laïques.

Faut-il en conclure que la dichotomie observée au début de la période entre une haute noblesse au service du roi et une petite noblesse de *ceorls* implantés localement est en train de disparaître par éclatement du second groupe ? Rien n'est moins sûr. En effet, cette dichotomie semble se déplacer plus haut, entre une haute noblesse d'*ealdormen* ou *earls* et de *thegns* ou *stallers* royaux de haut rang d'une part, et une petite noblesse de *thegns* locaux de l'autre.⁴⁹ Cette évolution est d'ailleurs assez logique : l'unification politique de l'Angleterre dans le courant du X^e s. a fait disparaître les royaumes et principautés intermédiaires, et donc toute la partie supérieure de la pyramide sociale. Les fonctions de patronage des églises ou de protection des marchés, au niveau régional ou local, sont donc redistribuées vers des catégories supérieures (le roi et ses agents, *ealdormen*, *stallers* et *thegns* royaux) ou inférieures (les *thegns* ordinaires et les *ceorls* les plus importants). Ann Williams, Peter Clarke ou Pauline Stafford ont par conséquent tenté de montrer qu'on a affaire à deux catégories sociales distinctes (même si tout reste très ouvert, et si le passage de l'une à l'autre est loin d'être impossible) :

1/ D'abord une haute noblesse.⁵⁰ Celle-ci possède des terres dans tout le pays, ou au moins dans plusieurs *shires*. Elle est formée de lignages servent le roi comme agents régionaux ou curiaux. Le lignage le plus célèbre est bien sûr celui des Godwineson, dont le membre le plus éminent, Harold, deviendra même roi. Mais la famille de Leofric ou, plus tôt, au X^e s., celle d'Æthelstan le "Demi-Roi", sont tout aussi représentatives. Les lignages d'*ealdormen* et *earls* sont les plus riches et les plus puissants, mais cette haute noblesse comprend aussi des lignages d'officiers curiaux et de sheriffs possédant des terres importantes.⁵¹ Elle a des liens étroits avec les grandes abbayes.⁵² Elle vit entre la cour et ses domaines ruraux.⁵³ Pas encore attachée à un territoire précis, encore moins à la tête de

⁴⁹ WILLIAMS 1995, 72-73 : les livres " inférieurs ", nobles ou non, sont souvent liés aux " grands " par des liens personnels (recommandation) ou fonciers (*sake and soke*, i.e. droits pesant sur la terre).

⁵⁰ T. REUTER (" Introduction ", dans *The Medieval Nobility : Studies on the ruling classes of France and Germany from the sixth to the twelfth century*, Amsterdam, 1978, p. 12-13) remarque que la haute noblesse de l'Angleterre anglo-saxonne au X^e-XI^e s. est tout à fait comparable — avec un décalage, significatif, d'environ un siècle — à la *Reichsaristokratie* qui a été définie par Tellenbach et d'autres pour le monde franc à l'époque carolingienne : comme elle, elle est formée d'anciennes lignées princières ayant progressé par la faveur du roi ; comme elle, elle consiste en quelques lignages dans lesquels se recrutent l'immense majorité des agents du roi (là les comtes, ici les *ealdormen*) ; comme elle, elle possède des terres dans plusieurs régions du royaume, quelle que soit la région d'origine des divers lignages. Ajoutons que, comme elle, elle ne contrôle pas directement les évêchés, mais favorise des monastères, et que, là comme ici, la faveur d'" hommes nouveaux " auprès du roi est perçue comme un abus (voir le cas de Haganon en Francie, ou le cas d'Eadric Streona en Angleterre un siècle plus tard — le surnom de ce dernier signifie " acquéreur, accapareur, amasseur ", ce qui laisse penser qu'il a construit sa fortune en rachetant, en récupérant des terres, qu'il a commencé sa fortune par un processus de *thriving*, mais il est monté trop haut, il est devenu trop visible pour échapper au sort qui sera finalement le sien : l'assassinat sur ordre du roi).

⁵¹ Peter Clarke a étudié ces grands lignages à travers le *Domesday Book* : il fixe la limite de la " haute noblesse " (le terme qu'il emploie est *proceres*, qu'il oppose à " simples *thegns* ") à 40 livres de revenu. Cette limite est d'ailleurs celle définie par le *Liber Eliensis*, cartulaire-chronique de l'abbaye d'Ely au début du XII^e s. Remarquons que ce genre n'analyse n'est possible que pour l'Angleterre, où grâce au *Domesday Book* nous connaissons le revenu, exprimé en livres, sous et deniers, des domaines possédés par les élites.

⁵² WILLIAMS 1992, p. 235-236, cite le cas de Burgræd, *thegn* du sud-est des Midlands, très lié aux abbayes de Peterborough et Saint-Albans : il possède le manoir de Raunds, où les fouilles ont révélé un habitat quasi-continu depuis le VIII^e s. Sa fille Gytha, épouse de Raoul de Mantes, neveu d'Edouard le Confesseur, possède aussi le manoir tout proche de Higham Ferrers. On voit donc comment ces lignages puissants possèdent plusieurs manoirs, proches ou dispersés.

⁵³ Le cas de Tovi le Proude, officier de Cnut, est bien connu : propriétaire d'une résidence à Lambeth, au sud-ouest de Londres, il est le premier fondateur de l'abbaye de Waltham. Les Godwineson résident volontiers à

“ principautés territoriales ”, elle ne possède pas de résidence fixe, d’*habitatio certa*.⁵⁴ Un exemple, développé à la fois par Ann Williams, Pauline Stafford et Peter Clarke,⁵⁵ sera plus éclairant. Eadnoth le Staller a été sheriff du Hampshire, où il tient des terres de l’évêque de Winchester. Le gros de sa fortune est plus à l’ouest, dans le Wiltshire, mais son fils Harding⁵⁶ et lui tiennent aussi des terres dans le Dorset, Somerset et le Berkshire. Harding lui-même est échanson de la reine Edith et tient d’elle plusieurs petits domaines beaucoup plus au nord, dans le Leicestershire. A eux deux, le père et le fils représentent, dans le *Domesday Book*, un revenu de près de 155 livres, ce qui fait d’eux la 16^e fortune du pays à la veille de la Conquête. Ce lignage du sud-ouest a donc prospéré par le service royal. Comme le remarque Peter Clarke, Eadnoth et Harding ont une fortune dont la structure est un peu particulière à ce niveau de revenus : ils possèdent de nombreux petits manoirs, alors que les autres *proceres* de rang équivalent tendent à posséder de gros manoirs, tout aussi dispersés mais moins nombreux. Ceci explique peut-être pourquoi Harding a, mieux que d’autres, résisté à la tourmente qu’a représenté la Conquête pour la haute noblesse. A l’époque de la rédaction du *Domesday Book*, en 1086, Harding ne représente plus que 24 livres, ce qui comparé aux 154 livres 15 sous familiaux de 1066 est une réelle perte de statut. Il n’a pas pu hériter des terres de son père, mais il est toujours là : la dispersion de ses propres terres, l’entrée au service de Guillaume, mais aussi la protection de la reine Edith, dont il est le bouteiller et dont il confirme une vente en 1072, ont sans doute aidé à rendre pour lui la transition moins douloureuse. La Conquête normande représente en effet un cas sans doute unique de remplacement presque complet d’une élite dirigeante par une autre.⁵⁷ La haute noblesse anglo-saxonne disparaît presque complètement, remplacée par une noblesse d’origine continentale, principalement normande, mais aussi bretonne, flamande ou picarde. Les plus chanceux, comme Harding, se trouvent relégués à un rang bien inférieur à celui qui était le leur : les hautes carrières ecclésiastiques et curiales leur sont fermées, leur capacité de patronage devient beaucoup plus limitée, à la fois dans la quantité (ils sont appauvris) et géographiquement (ils se concentrent sur des domaines plus proches les uns des autres). Leur seule possibilité d’avancement est l’alliance avec des lignages normands. Un des cas les plus intéressants est celui d’Alfred le Bouteiller (*Ahuredus pincerna*), étudié par Katherine Keats-Rohan. D’origine anglaise, il tient des terres dans le Somerset et le Sussex. Après la Conquête, il s’allie avec la famille normande de Dene, en épousant Emma, la fille de Raoul de Dene, implanté dans le Sussex. Leurs quatre fils répondent aux noms parfaitement français de Guillaume, Raoul, Richard et Robert, et sont connus indifféremment sous les

Bosham, dans le Sussex : la “ Tapisserie ” de Bayeux présente d’ailleurs une image de cette résidence, avec une scène de festin dans un bâtiment à deux étages, tout à fait typique des pratiques de cette haute noblesse au milieu du XI^e s. (cf. WILLIAMS 1992).

⁵⁴ Cette absence de résidence centrale, de lieu servant à l’investissement symbolique et identitaire des familles nobles, est identifiée par Stuart Airlie comme une des caractéristiques de la *Reichsaristokratie* carolingienne, qui contraste ainsi avec la noblesse du XII^e s. Or, encore au milieu du XI^e s. en Angleterre, les Godwineson possèdent certes quelques résidences favorites, comme Bosham (Sussex), mais ils ne font d’aucune d’elles un centre de leur identité familiale : le monastère (re-)fondé par Harold est à Waltham (Essex). Et ce n’est qu’à cette période que le roi lui-même commence à “ investir ” dans Westminster. Voir S. AIRLIE, “ The aristocracy ”, dans *The New Cambridge Medieval History*, vol. II : c. 700-900, éd. R. McKITTERICK, Cambridge, 1995, p. 436.

⁵⁵ Voir P. STAFFORD 1997, p. 108-110, et p. 306-318, pour une prosopographie de l’entourage des deux reines et du personnel de leurs maisons. Cf. aussi CLARKE 1994 et WILLIAMS 1995, p. 120-122.

⁵⁶ L’identification de cessionnaires n’est pas absolument certaine : il y a peut-être deux, voire trois, Harding, mais les trois auteurs, ainsi que K. Keats-Rohan, sont finalement d’accord pour dire qu’il est probable qu’il s’agisse du même personnage.

⁵⁷ Il serait intéressant de se pencher sur d’autres cas de conquête : qu’en est-il par exemple de l’Espagne au VIII^e s. et au XI^e s. ? des franges orientales de l’Empire franc ? de la conquête du royaume lombard par les Francs ? de la conquête de la Sicile et de l’Italie du Sud ?

pseudonymes de “*pincerna*” et “de Dene”, ce qui montre qu’ils sont identifiés comme descendants d’Alfred tout autant que de Raoul. Mais là encore, on reste au niveau d’une noblesse locale, loin des cercles du pouvoir.

2/ C’est précisément au niveau local que l’on peut repérer la petite noblesse, qui elle n’est pas aussi touchée par la Conquête. Cette petite noblesse, où l’on a voulu voir l’origine de la *gentry*, serait issus des *thegns* les moins liés au pouvoir royal et des *ceorls* ayant “ prospéré ”, selon l’expression de Stenton. Elle forme une élite locale, bien implantée sur ses terres. En outre, comme Harding, plusieurs grands nobles anglo-saxons se sont repliés sur le noyau de leurs terres, quand ils ont échappé à la dépossession pure et simple. Mais les simples *thegns*, à la différence des seigneurs féodaux de la France du nord et de l’ouest, ont affaire, au X^e-XI^e s., à un pouvoir royal fort, relayé par des agents puissants. Il leur est donc impossible de construire des châteaux : le château avec motte et fossé n’apparaîtra, avec le donjon (*keep*) de pierre, qu’après la Conquête. Andrew Reynolds caractérise les “ *residences of thegnly class* ” par les mots même du *Gethynctho*.⁵⁸ Leurs domaines ne s’organisent donc pas, comme les seigneuries françaises, autour d’un “ centre administratif fortifié ”, mais autour d’un centre de collecte des redevances et d’exploitation agricole, le *hall*.⁵⁹ S’il y a des formes de fortification à Goltho ou Faccombe Netherpton, elles restent très rudimentaires et ont surtout pour but de dissuader les voleurs de bétail ou de biens mobiliers.⁶⁰

Cependant, ces deux noblesses semblent partager un même style de vie, à des degrés divers bien entendu. Comme le montrent Ann Williams ou Robin Fleming, les nobles anglo-saxons reportent toute leur attention sur la demeure privée, sa décoration, son approvisionnement : l’impossibilité de fortifier sérieusement les demeures, mais aussi la richesse nouvelle de ces élites, rendent cette évolution possible. La richesse est en effet, selon R. Fleming, une caractéristique essentielle des élites des X^e-XI^e s. L’éclatement des grands domaines, des “ *multiple estates* ” gérés de façon très lâche et dont les revenus consistaient essentiellement en redevances paysannes (*feorm*) inadaptées à partir de la fin du IX^e s., a entraîné la naissance du “ manoir ”, équivalent foncier — et uniquement foncier — de la seigneurie. Seule l’Église et la couronne, ainsi que quelques lignages puissants et anciens, possèdent encore des grands domaines à l’ancienne. La plupart des nouveaux lignages aristocratiques comme les Godwine ou les Leofric possèdent, on l’a vu, des manoirs dispersés et nombreux, alors que les petits nobles en possèdent un ou deux localement, qu’ils tiennent en général d’un seigneur. Ces manoirs sont bien mieux gérés que les grands domaines, une plus grande part de la terre y est exploitée directement, en réserve, par le seigneur, grâce à un système de corvées.⁶¹ La noblesse, grande et petite, se transforme véritablement en classe seigneuriale. Et, comme le dit Robin Fleming, “ la visibilité de la richesse devient le critère de distinction de ceux qui détiennent une autorité ”. L’exemple de la nourriture est ici tout à fait significatif : on voit, dans les niveaux de fouilles comme dans les sources écrites, que la classe seigneuriale en formation unifie ses modes alimentaires, privilégiant le bœuf et le porc (surtout jeune) sur le mouton, initiant une politique forestière pour l’approvisionnement en gibier, entretenant des élevages de faucons et de chiens, s’assurant un accès au marché de poisson de mer, singulièrement de cétaqués. La chasse, qui a toujours été un mode d’expression du statut des puissants, tend de plus en plus à leur être réservée. Bien entendu, de telles évolutions sont

⁵⁸ REYNOLDS 1999, p. 123-124.

⁵⁹ Dans le *Domesday Book*, le terme *aula* ne désigne même plus un bâtiment en tant que tel : c’est une unité d’exploitation et de collecte (cf. WILLIAMS 1992, p. 226-229).

⁶⁰ Cf. WILLIAMS 1992, p. 238-240 : le *hamsoen* (effraction) est un des cas prévus par les lois. Il s’agit de vols, voire de vols avec violence, éventuellement de faides, mais ces fortification de terre qui entourent certains domaines ne sont en aucun cas un acte de défiance envers le roi. Pour les plus grands lignages comme les Godwine, c’est la *flotte privée* qui remplit ce rôle. Comme en Scandinavie à la même époque, l’entretien fort coûteux d’une flotte privée marquerait donc l’appartenance à l’élite laïque la plus élevée.

⁶¹ R. FAITH 1997, p. 155-167.

visibles sur le continent, et elles se renforceront en partie après la Conquête, mais on doit insister sur le fait que la relative centralisation administrative, le monopole de la violence exercé par le roi et ses agents, et l'impossibilité de fortifier les résidences, donnent en Angleterre une importance accrue aux signes extérieurs de richesse et à la consommation ostentatoire. La richesse des seigneurs anglais est d'ailleurs aussi (et peut-être surtout) monétaire, ce qui est très nouveau. Comme le remarque Robin Fleming, les Godwineson représentent 8400 livres de revenu annuel, soit deux millions de deniers, trois tonnes d'argent pour parler plus clairement. Même s'ils n'en réalisaient qu'un dixième, cela permettait encore des dépenses somptuaires impressionnantes, des cadeaux au roi et aux grands, aux amis et aux clients. " Même un *thegn* ne possédant qu'un manoir de 5 *hides* pouvait réaliser une livre-poids [453 g] d'argent par an, qu'il pouvait alors utiliser pour acheter des pierres à offrir à une église, des chaussures à la mode ou des harengs à 3,57 livres-poids d'argent la grosse ". " Ces gens-là ", ajoute-t-elle, " pensaient en livres, sous et deniers ", et pour eux la monnaie n'est plus seulement un moyen de payer l'impôt, le *geld* : c'est un moyen de consommer.⁶²

*

Il est temps de conclure. Les élites, dans l'Angleterre anglo-saxonne, ont été étudiées ces dernières années dans une optique qui tendait essentiellement à les identifier, et à identifier leurs comportements. Au début de la période, il semble qu'une dichotomie émerge entre une haute noblesse de service et une grosse paysannerie, non noble mais exerçant une influence considérable sur les communautés locales. A la fin de la période, il y a toujours une dichotomie, mais elle est très différente. Les non-nobles sont repoussés hors de l'élite (sauf peut-être dans les villes, mal connues), et celle-ci se partage entre une très haute noblesse, toujours attachée au service royal, mais de manière très différente, et une noblesse locale, une classe seigneuriale en gestation. Que s'est-il passé entre temps ? L'étude des VIII^e-IX^e s. doit être la clé de notre question. Malheureusement, à cette période, les tombes cessent d'être fournies, les chartes ne sont pas encore abondantes, et il n'y a plus (ou pas encore) de codes de lois. Les chartes merciennes, avec leurs listes de souscription, permettent certes d'isoler une haute aristocratie et d'en distinguer les " étages ",⁶³ mais elles ne permettent pas de descendre plus bas, dans la foule anonyme des *ministri*. Bède, qui meurt en 735, est de bien peu d'utilité pour cette question. Seule l'archéologie peut vraiment faire avancer nos connaissances, avec des programmes comme celui de West Hestlerton (Yorks) pour le VIII^e s., Raunds pour le IX^e, mais les fouilles de sites d'élite de cette période sont encore rares et souvent non publiés.⁶⁴ Cette recherche doit être couplée avec une recherche sur la naissance du réseau paroissial, à partir des églises privées, et sur l'évolution du parcellaire, le tout dans un contexte de *take-off* économique et de redistribution de la terre foncière.⁶⁵ A cet égard, le cas de Flixborough (Lincs) est sans doute à l'heure actuelle le plus intéressant : ce site du VII^e-X^e s., situé non loin de l'embouchure de la Trent, a été fouillé par C.P. Loveluck. L'importance des trouvailles archéozoologiques (qui indiquent un site de consommation de nourritures de luxe), mais aussi du matériel (par exemple des objets liés à l'écriture) et des traces d'artisanat, est le signe d'un " site de statut élevé ", ayant peut-être abrité une

⁶² FLEMING 2000, p. 16-17.

⁶³ Voir par exemple Alan THACKER, " Some terms for noblemen in Anglo-Saxon England, c. 650-900 ", dans *Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History*, éd. D. BROWN, J. CAMPBELL et S.C. HAWKES, vol. 2, B.A.R. British Series 92, Oxford, 1981, p. 201-236.

⁶⁴ Les fouilles de Ramsbury, qui a peut-être été un site d'élite, voire un site royal, avant de devenir siège d'évêché, sont et resteront trop partielles.

⁶⁵ Voir sur ce sujet H. HAMEROW, *Early Medieval Settlements : The archaeology of rural communities in Northwest Europe, 400-900*, Oxford, 2002, sp. p. 122-123, et les ouvrages de R. HODGES.

communauté cléricale ou monastique en lien avec un site laïque organisé autour d'un grand bâtiment central. Il montre aussi de grandes variations dans le cours de l'existence de cet habitat. Mais Flixborough est encore une exception : espérons que d'autres fouilles nous permettront de préciser l'image qui s'en dégage.

Bibliographie sommaire

- C.J. ARNOLD, “ Wealth and social structure : A matter of life and death ”, dans *Anglo-Saxon Cemeteries 1979*, éd. Ph. RAHTZ, T. DICKINSON et L. WATTS, B.A.R. British Series 82, Oxford, 1980
- C.J. ARNOLD, *An Archaeology of Early Anglo-Saxon Kingdoms*, Londres, 1988, rééd. 1997
- S. BASSETT (éd.), *The Origins of Anglo-Saxon Kingdoms*, Leicester, 1989
- P.A. CLARKE, *The English Nobility under Edward the Confessor*, Oxford, 1994.
- K. DARK, *Civitas to Kingdom : British Political Continuity, 300-800*, Leicester, 1994
- K. DARK, *Britain and the End of the Roman Empire*, Stroud, 2000
- K. DARK et P. DARK, *The Landscape of Roman Britain*, Stroud, 1997
- P. DIXON, “ How Saxon is the Saxon house ? ”, dans *Structural Reconstruction : Approaches to the interpretation of the excavated remains of buildings*, éd. P.J. DRURY, B.A.R. British Series 110, Oxford, 1982
- D. DUMVILLE, *Britons and Anglo-Saxons in the Early Middle Ages*, Londres, 1993 (recueil d’articles)
- R. FAITH, *The English Peasantry and the Growth of Lordship*, Leicester, 1997
- R. FLEMING, “ Rural élites and urban communities in Late-Saxon England ”, *Past & Present*, 141 (1993), p. 3-37
- R. FLEMING, “ The new wealth, the new rich and the new political style in late Anglo-Saxon England ”, *Anglo-Norman Studies* 23 (2000), p. 1-22.
- M. GELLING, *Signposts to the Past*, Londres, 1978, rééd. 1988
- H. HÄRKE, “ “Warrior graves” ? The background of the Anglo-Saxon burial rite ”, *Past & Present*, 126 (1990), p. 22-43
- N.J. HIGHAM, *Rome, Britain and the Anglo-Saxons*, Londres, 1992
- R. HODGES, *The Anglo-Saxon Achievement : Archaeology and the Beginnings of English Society*, Londres, 1989
- R. HODGES et J. MORELAND, “ Power and exchange in Middle Saxon England ”, dans *Power and Politics in Early Medieval Britain and Ireland*, éd. S.T. DRISCOLL et M.R. NIEKE, Edimbourg, 1988, p. 79-95.
- J.W. HUGGETT, “ Imported grave goods and the early Anglo-Saxon economy ”, *Medieval Archaeology*, 32 (1988), p. 63-96.
- E. JAMES, *Britain in the First Millenium*, Londres, 2001
- S. JAMES, A. MARSHALL, M. MILLETT, “ An Early Medieval building tradition ”, *Archaeological Journal*, 141 (1984), p. 182-215
- K.S.B. KEATS-ROHAN, *Domesday People : A prosopography of persons occurring in English documents, 1066-1166*, vol. I : Domesday Book, Woodbridge, 1999
- F. LACHAUD, “ La “formation de la Gentry”, XI^e-XIV^e siècle : un nouveau concept historiographique ? ”, dans *Histoires d’Outre-Manche : Tendances récentes de l’historiographie britannique*, éd. F. LACHAUD, I. LESCENT-GILLES et F.J. RUGGIU, Paris, 2001, p. 13-36.
- C. LOVELUCK, “ Wealth, waste and conspicuous consumption : Flixborough and its importance for Middle and Late Saxon rural settlement studies ”, dans *Image and Power in the Archaeology of Early Medieval Britain : Essays in honour of Rosemary Cramp*, éd. H. HAMEROW et A. MACGREGOR, Oxford, 2001, p. 78-130.
- S. LUCY, *The Anglo-Saxon Way of Death : Burial Rites in Early England*, Stroud, 2000
- A. MARSHALL et G. MARSHALL, “ Differentiation, change and continuity in Anglo-Saxon buildings ”, *Archaeological Journal*, 150 (1993), p. 366-402
- J.N.L. MYRES, *The English Settlements*, Oxford, 1986
- A. REYNOLDS, *Later Anglo-Saxon England : Life and Landscape*, Stroud, 1999
- P. STAFFORD, *Queen Emma and Queen Edith : Queenship and women’s power in eleventh-century England*, Oxford, 1997
- F.M. STENTON, *Anglo-Saxon England*, Oxford, 1943 (3^{ème} éd. 1971)
- F.M. STENTON, “ The thriving of the Anglo-Saxon ceorl ”, article de 1958, rééd. dans *Preparatory to Anglo-Saxon England*, éd. D.M. STENTON, Oxford, 1970, p. 383-393.
- A. WILLIAMS, “ A bell-house and a *burh-geat* : Lordly residences in England before the Norman Conquest ”, dans *Medieval Knighthood*, IV (Papers from the Fifth Strawberry Hill Conference, 1990), éd. Ch. HARPER-BILL et R. HARVEY, Woodbridge, 1992, p. 221-240.
- A. WILLIAMS, *The English and the Norman Conquest*, Woodbridge, 1995.